

Adrien affiche une certaine sérénité, sa lettre fait part de quelques vagues mouvements de troupes ; il n'apparaît pas affecté par la situation et comme beaucoup de soldats à ce moment-là, il pense que le conflit se réglera assez vite. Adrien désigne l'ennemi par *lui* ou *elle* indifféremment.

Les combats auxquelles il participe, lui semble lointains, car en réalité il est artilleur au 97<sup>e</sup> régiment, et il le dit : "*devant nous il y a les chasseurs et l'infanterie*". Mais dit-il la vérité?

Il met une certaine pudeur, un soin précautionneux à ne pas affoler ses proches. Il note d'ailleurs avec une précision d'artilleur la distance qui le sépare de l'ennemi : 5000 mètres.

Il évoque aussi sa joie d'avoir participé à la libération de l'Alsace après 44 ans d'occupation prussienne.

Sa première lettre du front d'Alsace sera diffusée dans le *Messenger Agricole* par M. Pellet, maire de Peillonex, quelques jours plus tard. Nous n'avons pas d'autres lettres d'Adrien. Ce qui est sûr c'est qu'il fit quatre années de guerre et qu'il rentra aux pays en 1918.

#### Qui était Adrien Piccot ?

Il naquit à Peillonex le 17 février 1889 dans la ferme paternelle Chez Biolluz, fils de Emile et Eglantine Pellet. Sa jeunesse calme et laborieuse, il la passa dans ce petit monde de cultivateurs qui représentait les 3/4 de la population de son pays.

Mobilisé à l'âge de 25 ans en 1914, en pleine jeunesse, c'est un homme mûr, solide qui revint au village et qui demanda la main d'Elise Gavard-Gaton de Viuz-en-Sallaz en 1920. Quatre enfants naîtront de cette union : Lucienne, Emile, Constant et Carmen.

Homme actif et entreprenant, Adrien participa à la gestion de la fruitière de 1923 à 1941 dont il fut élu président de 1937 à 1947. Il s'intéressa au développement de sa commune et devint adjoint de Léon Pellet de 1945 à l'année de son décès en mars 1961.

Adrien Piccot laissa le souvenir d'un homme social, d'un bon père de famille. C'était un homme juste.

Peillonex dans les années après la guerre de 14-18, était une commune rurale de 487 habitants pour une superficie de 620 ha. Le maire Edouard Pellet présidait un conseil municipal composé de :

Hudry Aristide, adjoint	Métral Théodore	Mermin François
Piccot Adrien	Carme Ramus	Carme Rambois
Clavel François	Deturche César	Lansard François

Christin, secrétaire de mairie

M. le curé Ducrue était le recteur de la paroisse, et le jeune Joseph Chavanne, mobilisé en 1917, libéré en 1919, faisait sa rentrée au grand séminaire d'Annecy à l'automne 1920. Le receveur des Postes s'appelait Jean Rouge, le garde champêtre Germain Janin. C'est le couple Christin qui assuraient l'enseignement à l'école publique.

De nombreux hameaux composaient le village : Nancru, Chez Tinjod, Sénoche, Chez Biolluz. Une belle activité commerciale rivalisait avec celle de Viuz. Il y avait le marchand de bestiaux Léon Pellet, le restaurateur cafetier Théodore Pellet, un bureau de tabac tenu par Freyre, un marchand de vin Narcisse Pellet qui faisait venir par le train des dizaines de "*maconnaises*" (tonneau de vin de 220 litres). A la quincaillerie de Jean Hudry on trouvait de tout y compris la "*rabolire*" pour faire le "*farchement*". Marie Lansard avait un petit commerce de mercerie. André Constantin et Henri Gavard faisaient le négoce de fromages. Trois épiceries, chez Hudry, Lansard et Ducrue, se partageaient les produits qui venaient de loin, le café, le sucre, les fruits secs. Chaque semaine, les coquetiers, Marcellin Berthet, François Clavel, Isabelle Deturche, Joseph Nanjod et François Piccot descendaient à Genève, Annemasse ou Bonneville pour vendre leurs œufs, quelques tommes du pays ou leurs "*matoles de beurre*". Adrien Piccot, cultivateur de son état, homme entreprenant, s'adonnait au commerce et au transport de bois sur Genève.

Le boulanger du village se nommait Angelin Janin. Le président de la Société mutuelle était Joseph Thabuis. Parmi les nombreux cultivateurs de Peillonex, on note quelques artisans : le menuisier Jean-Marie Janin, les maçons Louis et Germain Amoudruz, le forgeron François Lansard. Pour réparer les souliers on avait recours à deux cordonniers, Théodore Besson et Chaffard.

C'était une époque où on aimait la convivialité et on ne raconte pas les parties de cartes

